

20^{ème} dimanche année A

Il ne faut jamais oublier, quand on ouvre l'Évangile, qu'il est écrit par une communauté chrétienne qui puise dans la vie et les paroles de Jésus la nourriture dont elle a besoin. L'originalité de chacun des évangiles s'explique par la culture, les questions, l'environnement des communautés auxquelles appartiennent Mathieu, Marc et Luc. Or la communauté de Mathieu, largement composée de chrétiens issus du judaïsme, est divisée sur l'attitude à avoir envers les non juifs, les païens, qui découvrent le Christ et demandent le baptême. Doit-on les accueillir ? Faut-il les obliger à appliquer toutes les prescriptions de la religion juive ? Et que faire avec les Cananéens, ennemis du peuple hébreu depuis toujours ?

On comprend dès lors que la communauté chrétienne va scruter avec attention les liens de Jésus avec les étrangers, qualifiés jusqu'alors d'impurs. Va-t-il refuser tout contact comme le prescrit la religion juive ou va-t-il oser transgresser la loi ? Finalement, est-on sauvé par l'observance de rites ou bien par la foi au Christ mort et ressuscité ?

Toutes ces questions traversent le juif Jésus et elles peuvent nous aider à comprendre son attitude très dure, choquante même, avec cette femme cananéenne.

Mais relisons le texte ensemble.

Jésus vient d'être confronté à des Pharisiens et des scribes dans une polémique très dure, et il éprouve, comme souvent, le besoin de se retirer. Il a besoin de ces espaces de solitude où il se nourrit dans le face à face avec son Père.

Mais un cri déchire le silence. Un cri qui monte du plus profond des entrailles d'une mère qui souffre dans sa chair de la maladie de sa fille « tourmentée par un démon ». Ce cri est déjà un acte de foi en Jésus Sauveur : « Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! » (Entre parenthèse, c'est le cri que nous poussons au début de chaque Eucharistie : « Seigneur, prends pitié ». Un cri qui est en même temps un acte de foi en Celui qui seul est capable de nous délivrer de notre mal.)

Face à ce cri, Jésus reste silencieux. Comme si Jésus ne voulait pas entendre ni entrer en relation avec cette étrangère.

Les disciples entrent alors en scène. Le cri de la Cananéenne leur est insupportable. Ils veulent s'en débarrasser à tout prix. C'est si difficile de s'ouvrir à la souffrance de l'autre, surtout quand on se sent impuissant pour y répondre.

Mais Jésus leur oppose de nouveau une fin de non recevoir « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ». Remarquez l'obstination et l'humilité de cette femme qui vient se prosterner devant Jésus en un geste de soumission et d'adoration : « Seigneur, viens à mon secours ».

La répartie de Jésus est cinglante. Il compare les Cananéens à des chiens qui ne sont pas dignes de se nourrir à la même table que les juifs, le peuple élu.

Mais c'est la foi obstinée et humble de la femme qui l'emporte. Elle reconnaît que le salut est d'abord offert au peuple d'Israël mais que tout homme croyant, quelle que soit sa nationalité ou sa religion, sera sauvé s'il donne sa foi au Christ Jésus.

Peut-on penser que le cri de cette étrangère, sa foi humble et persévérante, ont révélé à Jésus toute l'ampleur de sa mission, l'universalité du Salut ?

Cette rencontre s'achève en tout cas par ce constat émerveillé de Jésus : « Femme, ta foi est grande, que tout se fasse pour toi comme tu le veux ! »

Vous avez remarqué l'extrême sobriété du texte. Rien de magique, rien de merveilleux dans l'attitude de Jésus. Ce qui sauve la jeune fille, c'est sa foi de sa mère.

En lisant ce texte cette semaine, en le priant, je voyais défiler les visages de tant de personnes qui montent aux Grottes de Saint Antoine pour crier, eux aussi, leur souffrance. Parmi eux beaucoup ne mettent jamais les pieds à la messe. Ils ne seraient pas comptabilisés dans les statistiques sur la nombre de catholiques en France. Et pourtant leur démarche révèle une foi profonde qu'il faut savoir reconnaître au-delà des apparences.

Certaines fois, comme les disciples, je suis tenté de tout faire pour ne plus entendre leur cri. Que puis-je faire pour eux, moi qui suis aussi pauvre qu'eux ?

Mais leur foi confiante me dit que je n'ai pas le droit de me dérober. Ensemble, nous nous tournons vers le Christ qui seul peut les guérir.

Et je suis souvent témoin de guérisons. Rien de merveilleux, rien de spectaculaire dans tout cela. Dieu travaille toujours dans la discrétion et seul le cœur pauvre et ouvert peut sentir sa présence.

A toi dont la souffrance est trop lourde. A toi qui ne sait peut-être même plus crier, la cananéenne te dit : « Frappe sans te lasser à la porte du cœur de Dieu. Il entend le cri du pauvre qui appelle. Il y répond toujours, à sa manière, souvent inattendue. Demande la grâce de savoir le reconnaître à l'œuvre dans ta vie »